

Guy Ruellot

Le Peuple des Lumières



Le peuple des lumières



Guy Ruellot

Le peuple des lumières

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3731-0

Dépôt légal : Août 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Remerciement à Maryse Le Guilcher

*

Pour sa participation plus que généreuse
à la correction de cet ouvrage.

*

Elle a été d'une aide précieuse,
d'un secours certain.

*A Maman,
A mon grand Amour,
A Denis,
A nos deux familles,
A mes amis.*

Chapitre 1

La société dans laquelle je patauge, n'a pas plus d'intérêt qu'un con qui passe.

Tu vois petit, le néant n'est pas forcément silencieux. Je l'entendais encore souffrir par delà mon chagrin, au devant de mes peines, écoutant mes prières. Il pleurait comme j'endurais mes souffrances, avec douleur.

Angélique se réveilla brusquement. Une impression douloureuse l'envahit, comme une atroce et sournoise absence. Un vide étrange s'installait. Le lit était à moitié vide. L'autre place, l'enfant l'occupait. Le drap où avait dormi Nicolas était à présent froid. Le désespoir n'aurait pas été plus glacial. Quelque peu effrayée, la jeune fille appela. Eliot répondit, d'un jappement plaintif. Assis au pied du lit l'animal regardait l'enfant. La petite se planta devant la fenêtre. Dehors, personne ne dérangeait la nature. L'enfant revint sur le lit, empoigna l'oreiller de Nicolas qu'elle protégea contre sa poitrine, pleura, en silence, pour ne pas réveiller la maison. Une feuille de papier se froissa à son contact. La fillette ne s'en était pas rendu compte, jusqu'au moment où sa main se posa sur la feuille pliée.

Les mots tracés d'une écriture hésitante la rappelèrent à sa triste désolation. Angélique rêvait d'un espoir. Les yeux mouillés, les joues trempées, elle lut les mots brouillés.

« Ma douce petite fleur,

Excuse-moi, une nouvelle fois. Je n'ai pas voulu te dire. Mon départ est si pénible. Avant de quitter la chambre, j'ai posé un long baiser sur tes joues. Mon cœur pleure de me séparer de toi. J'ai très peur, peur que nos adieux nous fassent beaucoup plus de mal que de bien. Tu sais combien je tiens à ton sourire ! Une seule larme de toi... je sais que tu me pardonneras, me comprendras.

C'est vrai, je t'ai promis de ne jamais te quitter. Pourtant, je n'ai pas menti, même si mon corps est déjà loin au moment où tu lis ma lettre. Mon âme, mon cœur restent près de toi. En ce moment tu pleures, je sais. Pardon ! Mes pensées sont confuses. Ma peine est lourde. Je ne me sens pas la force, ni le droit de te faire partager mon chagrin. Ajouter ma folie à ta misère serait insupportable. Je ne suis nullement égoïste. Au contraire. Je pensais simplement à une vie plus légitime, avec tord sur un point, la vérité du destin. Auprès de toi, dans les bras de Julie, dans l'amitié de Tom et d'Eliot, de nos amis, je pensais être à l'abri du mal, à l'abri de tout ce qui est si vulgaire sur cette terre. Je me suis trompé et laissé trop aller à la facilité.

Cette douceur, cette harmonie à respirer le bonheur m'a vite écarté du doute. Aujourd'hui, je ressens tout cela comme un échec. La vie n'est plus aussi tranquille. Tu es là, à me lire. Je suis loin, à me maudire.

Je t'aime si fort, petite fleur. T'oublier reste au dessus de mes forces, tu le sais bien. Surtout, je n'en ai nulle envie. Julie est près de moi et me parle de toi, me dis les mots qu'il faut. Ta place dans mon cœur est grande. Celle près de moi est vide. Ce n'est qu'une question de jours, ne t'inquiètes pas. Tout ira bien.

Il pleut. Triste temps. Tout est désolant. Cela ne fait rien. La pluie est douce à côté de l'orage qui gronde dans mon esprit. Cela rappelle l'automne. C'est sans doute l'automne ! Julie l'aimait aussi. Tu te souviens comme elle préférait le soleil ? Les orages nous obligeaient à rester à la maison, bien à l'abri dans notre nid. Toutes les saisons lui allaient si bien ! Vous sautiez comme des folles dans les flaques d'eau, riant aux éclats ! J'aimais vous regarder. On riait ensemble, lorsque je pouvais partager vos jeux. On riait ! Julie était si belle, rappelle toi. Je n'avais d'yeux que pour elle. Souviens-toi, tu me disais qu'elle était comme une fleur posée sur une goutte de rosée. C'était si beau ! La plus jolie dame du seizième, comme le disait une cliente, au magasin. Tu te souviens ! Tu étais si fière, tout comme moi d'ailleurs. »

Je me rappelle qu'à cet instant, je fis une petite pause, fermant les yeux.

La lettre se poursuivait ainsi :

« Tu seras très bien ici. Tes parrains sont de bien braves gens. Aime les, je t'en prie. Ils le méritent.

Julie te demande d'être bien sage, obéissante, comme tu l'as toujours été. Tu dois être très forte. Elle t'embrasse, ma petite fleur ! Sens son doux baiser sur ta joue. En ce moment Julie est près de toi. J'en suis certain. Angélique, je dois partir. J'ai le cœur gros. Mais je pars, sachant que tu seras très bien dans cet environnement. Il neige sur mes rires. Il pleut à verse sur mes joies. Je ne sais plus comment me réchauffer. J'ai si froid. Tant pis, je retrouverai la chaleur près de Julie, près de son cœur. Ne t'inquiète pas. Je t'aime plus

fort que jamais ! Ne m'oublies pas. Pense à nous qui sommes là, tout près, par la pensée, certes, mais très près de ton cœur.

Je t'écirai de très longues lettres toutes les semaines, peut-être même tous les jours, oui, c'est ça, tous les jours. Julie me dictera. Ne t'en fais pas. Tout va bien.

Ma bouche pose sur cette lettre de très gros bisous, là où est ma signature, ne s'effaceront jamais.

A bientôt, petite fleur.

Ton Nicolas, qui t'adore ! »

Les dernières lignes de la lettre furent les plus difficiles. Le visage de l'enfant s'inondait de larmes brûlantes, comme si l'enfer d'un volcan coulait sur ses joues. Elle ne put prononcer le moindre mot, ne cria même pas, malgré le mal. Son cœur devint soudain si vieux. Aucun son ne sortit de sa gorge. La jeune fille voulait comprendre pourquoi un tel bonheur pouvait se changer en un drame si cruel.

Assise sur le bord du lit, immobile comme la statue de la vierge au dessus de la tombe de Julie, elle fixait la lettre sans pouvoir détacher son regard plus triste que la mort. Cette feuille était empreinte de beaucoup d'amour, de colère, d'un immense chagrin, de tant de lassitude.

Il se mit soudain à faire très froid. Angélique sentit son cœur se glacer. Tout son être vacilla. Ses petites mains tremblèrent si fort que la lettre lui échappa pour se poser sur le drap, en feuille morte. L'absence pesait. Cette chambre au demeurant fort agréable ressembla soudain à quatre murs étouffants. Prison dorée, mais cloître insolent d'excuses livré au désarroi d'une fillette se sentant de nouveau abandonnée. Comment fallait-il comprendre le rôle des adultes, même s'il venait simplement de sortir de son monde à elle, celui de l'adolescence. Elle se souvint de la longue route parcourue. Ses premiers amis lui avaient rendu la liberté ou tout du moins, la lui avaient offerte.

La pluie ne cessait de tomber. Toute la journée elle inonda la campagne. Ce temps gris consumma davantage le moral d'Angélique.

L'on gratta à la porte. L'enfant ne pouvait bouger. Tétanisée par les adieux d'un être qu'elle espérait toujours plus présent, elle refusait d'entendre autre chose que ses souvenirs.

La porte s'ouvrit. La réponse du silence fut nette. D'abord stupéfaite, puis soudainement affolée, Evelyne se précipita vers la petite qu'elle trouva prostrée. Le visage ravagé par la douleur, l'incompréhension d'un monde qui s'écroulait, tout ressemblait à une tristesse trop lourde à porter pour un si petit être tout juste sorti de l'enfer. Evelyne sentit son cœur se serrer. Des larmes se bloquèrent dans sa gorge. La jeune femme devait être

forte, car si l'enfant la voyait ainsi, elle serait gagnée par des doutes qui la bloqueraient plus encore. Le tressaillement du petit corps acheva de la convaincre.

« Ma... ma chérie ! » susurra Evelyne en prenant le visage de l'enfant dans ses mains.

La lettre expliquait tout.

« Pourquoi ne dis-tu rien ? »

Les larmes brûlantes de l'enfant feraient fondre la banquise, si elle s'y était trouvée installée. Cette dernière ne répondit pas à la question. Le regard vide, tremblante, elle tomba dans les bras de sa marraine.

La lettre se froissa sous elles. S'écartant doucement, Evelyne prit le papier entre ses doigts. Après une lente lecture, elle comprit. Son cœur passa de la tristesse à l'effondrement, elle qui pensait Nicolas près des chevaux. La brave femme accepta la peine de l'enfant. Les propos désolés, les appels désespérés, parfois même incohérents qu'avait eus le garçon lui serrèrent la gorge comme si l'air venait à lui manquer. Elle prit peur. Un long frisson secoua son corps. Evelyne devait passer outre son malaise. La petite était là, comptant sur elle. Edmond était en bas, homme solide sur qui l'on pouvait compter en toutes circonstances, même les plus désespérées. Un homme bon, généreux et profondément honnête. Rare dans ce milieu.

Lorsque l'enfant retrouva un peu de paix, Evelyne l'aida à quitter son lit, et s'habiller. Puis, toutes deux rejoignirent le salon.

Edmond lisait son journal, sans trop y prendre attention, comme si les nouvelles du jour n'avaient aucune importance. Quelque chose le tourmentait. Qui plus est, les nouvelles ne portaient pas à conséquence. Plus d'un quart d'heure qu'il gardait les yeux sur le même article. Le cœur n'y était pas, surtout pour y lire le malheur des autres. Sorti de ses pensées par l'apparition des deux femmes, il dirigea son attention vers ces âmes en détresse. Intrigué par leur état, il posa ses lunettes. Le quotidien atterrit négligemment sur le guéridon. L'homme se leva.

« Que se passe-t-il ? »

Evelyne tendit la lettre.

Dès les premières lignes, il sut. Sans un regard, il plia le papier qu'il glissa dans sa poche. Angélique ne s'interposa pas.

Planté devant la fenêtre, les mains derrière le dos, Edmond demeurait silencieux. Le regard plongé sur l'horizon, la verte prairie qu'il aimait tant, il sentait la colère monter en lui. Pourquoi tout ça ?

Il se mit à haïr le destin, lui qui possédait tout, ou presque, lui qui ne comprenait plus rien, ou presque.

Quelques minutes passèrent. Elles parurent des heures. Edmond se retourna, fit quelques pas vers l'enfant assise dans le fauteuil en tissu. Evelyne était accroupie près d'elle, la consolant tant bien que mal. L'homme les regarda un court instant. Puis, accroupi à son tour, de ses grandes mains bien soignées, il enveloppa le visage d'Angélique, plongea son regard dans les yeux rougis.

Le brave homme tenta d'expliquer, voulant être rassurant, espérant devenir convaincant.

« Ecoute bien. Tu souffres de l'absence. Je sais. Tu penses qu'il t'a abandonné. C'est faux. Pourtant, il t'avait dit qu'il partirait. Tout le monde le savait. Nicolas souffre. Nous avons tous mal. Chacun pense que toutes les belles choses que nous avons vécues jusqu'ici sont mortes. Je le ressens aussi. Pourtant, il faut vivre, oui ma chérie, vivre ! Nicolas est absent, pas parti, absent, simplement. Julie nous a quittés. Chacun de nous est très affecté. Mais crois-moi, ta maman ne voudrait pas te voir comme ça, ce visage si triste. Elle détesterait cela. Ce n'est pas le tien. Il ne te ressemble pas.

Nicolas s'est absenté pour mettre de l'ordre dans sa tête. Dans son cœur tout y est, Julie, toi, nous, le chien, tout le monde qu'il aime. Lui non plus ne comprend pas. Il cherche. »

L'enfant hocha la tête, caressa celle du chien.

« Le temps guérit, dit-on, atténue les douleurs, espère-t-on. Pourtant, on n'oublie jamais. »

Angélique posa sa tête sur l'épaule rassurante.

« A son retour, Nicolas, aura changé, sera sans doute guéri. Dans ce cas, il reprendra le cours de sa vie. Nous serons de nouveau bien. Nicolas t'a confié à nous, pour prendre bien soin de toi. Il va revenir. Nous ferons une grande fête, ou, tout simplement, un bon repas. Je te le promets ! Regarde Eliot. Il y croit, près de toi, toujours fidèle. Ce chien comprend. Ne le laisse pas dans ses souffrances. Partage ses jeux, ses promenades, son désir d'être de nouveau plus près de toi ! »

Un court silence passa comme un courant d'air.

« Qu... quand reviendra Ni... Nicolas ? »

Edmond ne savait pas.

« Il faudra patienter.

– Ce se... sera long a... alors ?

– Lorsqu'il saura.

– Combien de mois, parrain ?

– Il faut du temps à tout, pour faire un homme, pour voir pousser un arbre, pour guérir les blessures.

– Et moi ?

– Toi, ma chérie ?

– Que vais-je... devenir ? »

Elle pleurait comme une cascade.

Soudain, sans que nul ne pût le prévoir, l'enfant s'enfuit en courant. »

Ni Evelyne, ni Edmond n'eurent le temps de la retenir. Seul le chien s'était lancé à sa suite. L'homme saisit le bras de sa femme.

« Laisse. Laisse la seule. »

Le temps ne s'améliorait pas. La pluie s'écrasait sans discontinuer sur le sol détrempé.

Le corps secoué de sanglots, Angélique voulait dissimuler son chagrin. Ses mains appuyées contre la rude écorce du vieux chêne, elle n'entendit pas Edmond s'approcher. Evelyne attendait, à deux pas. La pauvre femme n'en pouvait plus. L'homme posa ses mains sur les frêles épaules de l'enfant, l'attira à lui, la serra. Evelyne s'essuya les yeux, respira fort, s'approcha. Il fallait être plusieurs pour survivre à un si grand malheur.

« Là, ma chérie ! Tout va bien. Nous t'aiderons. Oui, je sais. Ton petit cœur ne va pas du tout. Tu as mal. Ne te laisse pas aller ! Pense à Nicolas, à Julie aussi, à ton ami Eliot ! Regarde ! Il est là, il est si triste lui aussi. Te voir ainsi lui fait du mal. Aide-le. Aide-nous !

– Vous ave... avez dit... Ni... Nicolas a dit que je... je serai une gran... de dame ! Pourquoi ?

– Parce que Julie le veut.

– Pou... pourquoi faut-il que je... je sois une gran... de dame, sans Julie, sans... Nicolas ?

– Parce qu'ils te le demandent, nous te le demandons, tous !

– Ils... ils ne le verront ja... jamais ! »

Edmond ne savait que faire. Il regarda sa femme. Chacun partageait ce que l'autre endurait, même si personne n'était capable de donner à l'autre une vérité au destin. Ils firent au mieux.

« Ils savent déjà. Le temps fera le reste. »

Angélique se pendit au cou de son parrain.

Au bout de quelques jours, Eliot devint de plus en plus nerveux. Personne ne comprenait son attitude. Quelque chose troublait l'animal. Angélique en était persuadée. Eliot vivait sa révolte, mais ne quittait pas la petite. Ses pensées, si nous pouvions les connaître, demandaient une réponse. Pleurant souvent, l'animal semblait entendre quelque chose, peut-

être des gémissements, une plainte lointaine, un adieu. Quelques fois, il semblait se reposer. Le silence l'enveloppait en même temps que le mal qui sommeillait en lui. Le chien cherchait des repères, un signal, un lieu. Quelque chose de grave l'irritait. Personne ne savait. Angélique se souciait. Elle avait comme un triste pressentiment. L'animal raisonnait à contre courant. Qu'attendait-il ?

Pendant des heures, malgré la pluie fine, la pauvre bête passait la majeure partie de son temps près de la grande grille. Le museau coincé entre deux barreaux, il regardait le bout du chemin. Angélique l'appelait. Tournant la tête, il rejoignait l'enfant, la tête basse, s'arrêtait en chemin puis s'en retournait.

Tout le monde cherchait à comprendre. Même Antoine, le plus septique de tous s'entêtait.

Un beau soir, assis devant la fenêtre de la chambre, regardant au loin, le chien prit sa décision. Il se tourna vers le lit, pencha la tête de droite, puis de gauche. L'animal n'avait plus le choix. Entre le devoir et la promesse, le chien venait de découvrir la vraie raison de ses doutes. Doucement, il se hissa sur le lit, s'allongea le long du corps inerte. Ses yeux ne quittèrent pas le visage juvénile. Un long et profond soupir ponctua sa décision. Une larme coula le long de son museau, vint se poser sur la main de la petite. Elle demeura sur la peau quelques minutes, avant de couler le long des doigts et disparaître au creux de la main. L'animal n'y fit pas attention. Sans doute aurait-il compris que sa tristesse venait de se mettre à l'abri.

Deux minutes passèrent. Eliot se leva, lécha une seule fois le front de la gamine, puis quitta la couche.

Dehors, la pluie battait plus fort.

L'animal se glissa hors de la chambre, rejoignit le rez-de-chaussée. Dans le salon, il se retourna, balaya les pièces de son triste regard. Un long soupir de désolation se perdit dans la maison.

Une fenêtre de la cuisine était entrouverte. Il l'écarta de la patte, bondit au dehors. La chaleur du foyer lui manquait déjà.

Il reviendrait.

Le chien s'élança sur le bitume humide et froid, marcha sans se poser de question, se méfiant de tout et surtout de tous. Nicolas lui avait appris, dans ses cas là, de ne jamais faire confiance. L'animal empruntait les chemins de travers, celui qu'il connaissait le mieux, marchant la nuit, délaissant une partie du jour, sans se retourner. De temps en temps il courait, de peur de ne pas être assez tôt au rendez-vous. Ayant trop hésité, ne sachant toujours pas, il devait rattraper les heures perdues.

Comme les vies d'Angélique et de Julie, de même que celle de Nicolas, la sienne n'avait jamais été simple. L'amour lui avait manqué. La compréhension ne fut jamais une des vertus de ceux qui l'avaient accompagné un bout de chemin. L'animal ne demandait qu'un peu de chaleur.

Une rencontre, un regard, une entrave arrachée, deux solitaires s'étaient réunis. Nicolas lui avait redonné goût à la vie, une raison d'espérer. Enfin, le chien retrouva un vrai foyer, qui plus est, rencontra des humains, et un... un petit homme venu de si loin. Son cœur se portait mieux. A chacune de ses pensées il remerciait le ciel. Lui aussi croyait en un Dieu, celui de sa race.

Puis, comme si le bonheur n'était pas fait pour durer, le destin reprit son droit. La mort frappait, touchait ce qu'il y avait de plus beau dans une vie : l'amour. La suite avait fait la différence.

Il fallait faire vite !

Cette fois l'animal se retrouva seul, dans les bois de surcroît. Revivre un mauvais souvenir n'est jamais reposant. Garder ses forces, préserver sa lucidité valait mieux que de se replonger dans l'orage du passé. La route serait longue.

Le courage de l'animal n'était plus à prouver. Ses forces seraient peut-être faibles, mais sa volonté, jamais. Les leçons de vagabondage avaient du bon, ainsi que la méfiance apprise au fur et à mesure de ses derniers voyages. Eliot n'avait rien perdu de sa foi. Ses souvenirs étaient intacts, allaient lui servir. L'amitié ferait le reste.

Le silence accompagnait son infortune. Les rires lui revenaient. La voix de chacun résonnait dans son esprit, seule compagne l'accompagnant. Le chien s'en servait, par sécurité.

Il se souvenait des innombrables caresses, des jeux, des gâteries. Ce devait être suffisant pour qu'il aille de l'avant, sans douter. La chaleur du passé l'enivrait encore, l'enivrerait toujours.

Le jour se mit à poindre. L'horizon commençait à rougir. Le soleil étirait lentement ses rayons sur la ligne en bas du ciel.

Eliot allait devoir prendre certaines précautions, éviter ce qui est humain, se fondre au plus profond de la nature. Combien de temps allait-il pouvoir marcher sans se reposer pour atteindre un but inconnu ? L'animal irait jusqu'au bout de ses forces, espérant en avoir assez, pour savoir.

Le ciel se fit plus clair. Les oiseaux se réveillèrent. La pluie avait été chassée par la levée du jour, comme si c'était la lumière qui faisait l'orage ou le beau temps. Le ciel demeurerait quand même nuageux, mélancolique. Eliot se sentit las, sans être à bout de force. Il continuerait jusqu'à ce que ses pattes ne le supportent plus. Sans doute s'arrêterait-il avant midi, ou

plus tard. Le chien prendrait sa décision, le moment voulu. Il espérait ne pas arriver trop tard. L'esprit ne commande pas toujours le corps. Le corps a ses limites. Et lui, les refusait.

La journée était bien avancée lorsqu'il décida de se débarrasser de sa fatigue au creux du pied d'un grand chêne. Ses pattes le faisaient horriblement souffrir. Son corps criait grâce. Les brûlures de ses coussins l'épuisaient. Il fallait guérir cela. Nicolas n'était plus là pour s'occuper de ses petits problèmes. Se lécher, c'était tout ce... soudain, Eliot se souvint. Le jeune homme lui avait montré les herbes. Il suffirait de les mâcher, de les appliquer. L'animal espérait que cela suffirait.

Sa vue se brouillait. Son odorat ne le trahissait pas pour autant. Malgré son désir de ne pas s'attarder, il fallait se soigner, être raisonnable. En réfléchissant, il se dit qu'il valait mieux arriver un peu plus tard, que pas du tout. Ceci pensé, il se résigna, reprit des forces, pensa ses plaies. Les herbes firent leur effet. Nicolas en savait des choses, malgré son jeune âge !

Eliot n'avait pas d'appétit. Il s'enfonça dans le bois, trouva un abri discret, s'y coucha, bien au sec. Enroulé sur lui même, il sombra dans un sommeil léger, ses sens en alerte. Il pleura un peu, mais si peu. Ce devait être la fatigue, cette solitude dont il avait quelque peu perdu l'habitude. Ou alors...

*
* *

Angélique ouvrit les yeux. Comme chaque matin son cœur se serrait à peine sorti d'un sommeil secoué par un même cauchemar. Evelyne se précipitait, la serrait fort. Chaudement réconforté, l'enfant se rendormait. Son cœur rejoignait le néant, celui qui, à présent fait souffrir autant le jour que la nuit. Le sommeil n'avait pas de prise sur sa tranquillité, sur le repos qu'elle était en droit d'espérer.

La maison baignait dans ce calme précaire qui précède la tempête.

Angélique savait qu'Antoine travaillait dehors. Les Larut déjeunaient. L'enfant chercha son ami, le chien. Elle l'appela, comme tous les matins. Il devait être dans le jardin.

L'enfant colla le nez à la fenêtre. Le vide attira son attention. L'absence de l'animal l'inquiéta. La petite soupira, son cœur à l'abandon. Il lui suffisait qu'elle ouvre grand la fenêtre, qu'elle appelle, encore. Eliot se précipiterait, la regarderait du perron... Le chien attendrait qu'elle descende. Il ne fallait pas mouiller la maison si proprement cirée.

Seulement, la brave bête ne vint pas.

Vêtue d'une simple robe de chambre, la fillette fit le tour de la maison.

« Tu vas attraper froid ! » s'exclama Evelyne.

Angélique ne l'entendit pas. Un étrange pressentiment engageait son esprit. Eliot semblait l'avoir abandonnée, lui aussi. Que s'était-il passé dans la tête de ce chien borné ? Il est vrai que depuis quelques temps, certaines choses l'inquiétaient. Au contraire de Nicolas, qui lui avait laissé une lettre, le chien ne pouvait écrire. Elle croyait se souvenir... mais non ! Cela ne pouvait être. Eliot l'avait-il léchée ?

Angélique se dirigea vers le grand chêne. Il faisait froid. Elle s'en moquait. La petite s'assit sur la plus grosse racine, face à la pierre blanche.

La vierge veillait sur la tombe fleurie.

Angélique pleura toutes les larmes de son corps. Ses deux mains plaquées sur son visage, elle demandait pardon. Son corps tremblait si fort.

« Pardon maman ! Pardon Julie ! Criait-elle, si fort que l'écho s'en alla percuter sa douleur au fin fond du pays. Dis-moi ! Dis-moi que je ne suis pas seule ! Dis-moi que vous ne m'avez pas abandonnée ! Dis-moi que... »

Une ombre passa. Angélique n'entendit rien. Aucune voix pour la rassurer ni douceur pour apaiser son cœur. Les oiseaux ne chantaient plus. Le vent s'était tu. La petite ne retenait pas ses pleurs, sa lourde peine étant trop difficile à cacher.

Une main se posa sur son épaule. L'enfant laissa choir les siennes le long de son corps, leva la tête.

Evelyne se tenait tout près. La mine défaite, le cœur à l'abandon, elle essayait de faire mourir sa peine. Décidément, la souffrance a des tortures qui laissent de bien terribles traces. Les regards se croisèrent. Deux âmes se mêlèrent en un trop lourd chagrin. Un orage de grêle n'aurait pu faire pires dégâts !

Cette fois, Evelyne se sentit impuissante.

« E... Eliot aussi !... »

– Je sais.

– Il... il m'a aussi laissé !...

– Je sais, chérie, je sais !

– Pourquoi ?

– Lui seul pourrait le dire.

– Pourquoi ? »

Ce dernier cri fut d'une atrocité !

« Il reviendra ! Je te jure, il reviendra ! Tu sais, les animaux c'est comme... Il rentrera bientôt.

– Pou... quoi ne m'a-t-il pas... pas dit au revoir ?

– Pour ne pas que tu le retiennes, te faire plus de peine. »

Edmond attendait devant le perron. Il ne tirait plus sur sa pipe. Les craintes se lisaient sur un visage crispé par le doute. Une telle tristesse dans les yeux d'une enfant ne lui avait jamais fait autant de mal que ce jour là. Tout s'était déroulé si vite. La vie est trop injuste.

Un jour, ils sont si heureux ! La minute suivante, tout s'écroule. Cet homme n'avait jamais connu de soucis majeurs. Il ne comprenait pas. Restait l'enfant à protéger.

Angélique vint se jeter dans ses bras. Quelle misère !

« Evelyne a raison, mon petit. Eliot reviendra. Nicolas reviendra. Il faut leur laisser le temps.

– Je... je veux les re... rejoindre !

– Laisse faire le temps. Ils vont revenir, bientôt, je te le jure. Sinon, j'irai moi même les chercher, d'accord ?

– Tu... tu promets ?

– Je promets. »

*

* *

La nuit venait de tomber. Eliot terminait son maigre repas, un demi poulet habilement volé sur une table mal débarrassée d'une maison laissée ouverte. Il reprenait des forces. Au lever du jour, bien reposé, il tenterait sa chance sur un lapin ou un rat des champs, un oiseau peut-être. Peut importait le gibier, pourvu que ce dernier soit à sa portée.

Ses coussins lui faisaient toujours mal. Pourtant, il devait s'accommoder de cette douleur, en l'absorbant dans son esprit. Ses muscles raidis au sortir de son sommeil, de longues heures sur les chemins et les routes, il fallut du temps pour que ses pattes soient en état pour une nouvelle étape. Eliot décida de poursuivre son chemin par marches légères. Les premiers kilomètres seraient parcourus sans forcer. Son corps se réchaufferait petit à petit. Le chien délaissa le macadam pour l'herbe tendre du bas côté. La lourdeur disparut doucement. Ses pas se firent plus souples. Enfin, il se sentit plus fort, plus obstiné, plus disponible. Son moral reprenait le dessus.

Le brave animal pouvait espérer, étant d'une humeur conquérante. Son périple lui sembla plus agréable, ses pas plus alertes.

Les jours passèrent, aussi longs que monotones. Sans point de repère que la certitude d'un bon flair, Eliot allait de l'avant. Ne se fiant qu'à lui même, le signe le guidait. Cependant, plus il avançait, plus cette souffrance revenait. Il continua, sans chercher, ni attendre de réponse. Le chemin

devenait si long, exténuant, démoralisant. Seulement, l'image de son ami l'exposait à se convaincre. Le chien rallongeait ses nuits de marche, jusqu'au jour plein, pour un repos modeste, mais suffisant. Ses maigres chasses lui garantissaient un équilibre alimentaire satisfaisant, pour l'instant. Pourtant, il maigrissait au fil des jours. Les rapines dans les fermes où les maisons mal closes aménageaient son ordinaire. Plus d'une fois il faillit se faire prendre. La chance continuait de lui sourire. La loi de la solitude cautionnait ses habitudes.

Au bout de la route, le chien découvrit les grandes montagnes. Il semblait se souvenir de l'endroit où jadis... le chien se secoua la tête. Ne pas se disperser. Surtout, ne pas revenir en arrière ! Il avait trop à faire.

Eliot s'arrêta au bord d'une corniche escarpée qui dominait une vallée étroite. Il ne pensait pas être monté si haut vers le ciel. Le chien était là, une étrange lueur au fond de ses yeux. Elle semblait le guider, l'obliger à marcher dans un sens plutôt que dans l'autre.

Il parcourut ainsi quelques kilomètres de chemins, s'égarant au milieu des pâturages, avant d'atteindre une petite plaine bordée de sapins et de mélèzes. Ses craintes ne furent pas vaines. Elles grandissaient au fil des kilomètres.

Une odeur familière semblait l'attirer. Son corps se hérissa, tout comme ses poils sur sa peau.

L'animal s'arrêta devant une vieille grotte envahie par les herbes. Il était si las que n'importe quel endroit pourrait reposer sa carcasse, mais pas avant d'avoir trouvé. Eliot reconnaissait que ce n'était pas aisé de savoir pourquoi il était là. Sa récompense devrait être à la hauteur de ses souffrances. Assis devant ce monument immobile et silencieux, ce géant à l'allure impressionnante, l'animal prit quelques minutes de repos. Il écoutait, sentait, regardait.

Quelqu'un s'était frayé maladroitement un passage dans cet amas de broussailles. Soupissant, le chien s'engouffra à son tour dans l'étroite faille. Il aspirait tant au repos, qu'il ne se méfiait pas. Le danger ne l'effleura pas, comme la vision de l'insoutenable qui meublait son esprit. Son regard hébété l'attira sur une forme allongée à même le sol, comme un animal qui sommeille. Seulement cette fois, c'était un être humain. Un bras le long du corps, l'autre posé sur sa chaîne en or accroché au cou, un homme sans vie gisait. Poussés par un courant d'air tourbillonnant, quelques résidus naturels terminaient leur course sur la masse inerte. Eliot n'eut plus de doute. L'odeur familière était bien celle qu'il souhaitait retrouver, celle qui ne l'avait jamais quitté. Nicolas avait mis fin à son périple dans cette grotte insalubre. La mort l'attendait, si elle ne l'avait pas encore emporté. Le chien frissonna. Ce ne fut pas le froid, mais l'inquiétude. L'animal était trempé

jusqu'aux os. La pluie tombait sans cesse. Sentant le danger qui menaçait l'homme, l'animal s'allongea contre le corps mourant, tenta de le réchauffer.

La forêt retenait son souffle.

Le chien eut une idée. En dehors de la grotte, l'animal avait remarqué quelques arbustes tendres au feuillage fourni. Sans perdre une seconde, Eliot entama quelques ramures à l'aide de sa puissante mâchoire. Lorsqu'il jugea son tas de bois suffisant, il le rentra, branche après branche, les déposa sur son ami. Des milliers de gouttes de sueurs inondaient le corps qui tremblait. Ce qui rassura l'animal, l'homme vivait.

L'hiver s'appropriait les sommets. La mauvaise saison avait de l'avance. Bien serrées, les branches éviteraient que le froid tue le corps fatigué. Essoufflé, tenu de refuser sa fatigue, l'animal poursuivit son œuvre jusqu'à ce qu'elle fut achevée. Enfin satisfait, il se coucha près de son ami, la tête sur sa poitrine, son souffle chaud sur le visage. Il ne le quittait pas des yeux, ne sachant que faire de plus, se posant mille questions sans parvenir à obtenir la moindre réponse.

La nuit était là. Eliot fut soulagé. Sa présence lui donnerait un peu de répit pour prendre certaines dispositions. Au levé du jour il saurait, venant de retrouver son ami. S'il fallait mourir, que se soit au moins près de lui. S'il fallait vivre, que se soit aussi avec lui.

Le chien avait laissé Angélique. Sachant la petite en sécurité, il ne s'inquiétait que pour Nicolas. Soudain, le chien entendit une douce voix. Redressant la tête en direction de l'entrée de la grotte, il crut reconnaître...

« C'est bien mon Eliot, C'est très bien ! Tu es si brave ! »

Le chien pleura, puis reposa son museau sur le corps. Il lui semblait perdre la tête, être trop fatigué pour comprendre. Tout ce qui se passait le fatiguait. Les oiseaux avaient cessés de chanter. La nuit avait clos leur symphonie. Les arbres somnolaient. Eliot ferma les yeux, mais ne dormit pas. Soucieux, trop inquiet, il ne pouvait trouver le sommeil. Attentif aux bruits, chacun de ses regards se posèrent dans l'ombre du soir, avec une obstination sans retenue.

Il pensait à son ami qu'il devait sauver, à son ami, à qui il devait rendre la vie. A bout de force le brave animal s'endormit, sans pouvoir lutter davantage.

Au milieu de la nuit une chouette hulula, plusieurs fois. Eliot se redressa, les yeux braqués sur l'endroit d'où venaient les cris de chasse. Il se leva, s'étira de tous ses muscles, bâilla. Le froid persistait. Cela l'inquiéta. Le corps de Nicolas était secoué de soubresauts bizarres. Le chien s'assit, regarda. Sans le moindre écho à ses plaintes, il décida d'agir encore. Retirant le branchage du corps, il prit le col du blouson dans sa gueule, tira de toutes

ses forces. Son corps se raidit sous l'effort, se tendit vers l'arrière, les quatre pattes bien enracinées dans le sol. Soufflant, grognant, il s'interdit le repos tant que son fardeau ne glisserait pas sur le sol.

Le chemin fut long. La masse bougea peu. Eliot devait faire mieux, sans renoncer. Enfin, son entêtement fut récompensé.

Au lever du jour, après bien des luttes contre le relief escarpé, le petit chien avait parcouru une grande partie du chemin hors de l'abri. A travers le branchage des arbres, le soleil infiltrait ses rayons. Cela n'empêcha pas Eliot de poursuivre sa lutte. Le regard inquiet se posait sur le visage ruisselant de fièvre, triste spectacle l'incitant à redoubler d'effort. La mort se lisait sur la face si pâle. L'animal secoua sa tête. Il fallait repousser la dame en noire. Nicolas devait vivre. Eliot semblait sentir sa respiration, un mince espoir. Ou bien, était-ce la sienne.

Chaque perspective de voir les yeux de l'humain s'ouvrir lui donnait plus de force. Nicolas ne réagissait pas, ni aux aboiements, ni aux coups de langues appuyés, pas plus qu'aux brusqueries du chien tirant ses vêtements. Ce ne fut pas faute de l'appeler, de gémir à son oreille, de porter sa colère jusqu'aux trépignements !

La réponse ne vint pas.

Quand au froid, il n'avait nulle prise sur le chien. Bien sûr, un peu de chaleur ne serait pas de trop. L'animal s'arrêta plusieurs fois pour venir poser son ventre sur le visage de Nicolas, sa tête dans les mains de l'homme, son souffle dans la bouche entrouverte de son compagnon. Il rêvait au passé, en espérant qu'il redevienne. Dans son cœur la tristesse œuvrait.

La récompense d'un devoir accompli, comme il se doit, passait par cet acte violent. Ensuite, il pourrait se reposer, quand tout serait rentré dans l'ordre.

Une bonne demi-heure fut nécessaire. Le corps fut traîné à travers ce coin de montagne. Les derniers mètres appauvrirent le pauvre animal. Au bout de l'aventure, le chien s'écroula sur le côté, les yeux vides, la tête tambourinante, la bouche aussi sèche qu'un désert. Ses muscles étaient si durs ! L'animal souffrait, à la limite du supportable. Qu'importait, puisqu'il faisait son devoir d'ami. Dans sa tête, une seule image.

La soif le tira de ses rêveries. Son corps essoufflé avait bien du mal à se mouvoir. Attendre quelques minutes suffirait. Eliot rejoindrait le point d'eau. Surtout, ne pas s'éterniser. Le froid pourrait les tuer, même avec le soleil présent, sans plus.

Doucement, le chien se leva, s'ébroua comme il put. Un regard sur Nicolas... il le traina une nouvelle fois au bord d'un minuscule ruisseau à

peine large comme un pied d'homme. Le chien se désaltéra. Soudain, il releva la tête comme si une mouche venait de le piquer. Nicolas devait boire. Cela l'aiderait sans doute à renaître, peut-être tuer la fièvre. Comment faire ? Le chien tourna la tête vers la plaine. Escaladant la légère pente le ramenant à la caverne, il se mit à réfléchir au seul moyen de transporter un peu d'eau jusqu'à l'homme.

Dans sa propre gueule ? Il ne resterait rien à l'arrivée. Eliot s'assit, examina les alentours. Un regard sur le grand sac gisant en contrebat de l'abri, il entreprit de le ramener, de le vider sur le sol. Une gourde en aluminium gisait là, au milieu de tout le fatras. Le chien se souvint. Le bouchon faisait obstacle. Ce ne serait pas une partie de plaisir pour l'ôter ! L'animal s'acharna. Le bouchon céda, devenant de ce fait, inutilisable. Agrippant la petite tige de fer en demi-cercle dans sa gueule, Eliot s'en revint au ruisseau. Il haletait. Son corps tout entier souffrait le martyre. Le chien n'en tenait plus compte depuis de longues minutes. Trempant la gourde dans l'eau claire, avec sa patte il appuya longuement. A moitié pleine, l'animal la ramena.

Un nouveau problème se posait. Comment verser le liquide dans la bouche de l'homme ? Eliot n'hésita pas une seconde. Posant la gourde sur le cou de Nicolas, il la pencha, tourna le goulot d'une telle manière que l'entrée de ce dernier se retrouve face à la bouche mi-close. De sa patte, il écarta les lèvres, juste ce qu'il fallait. Avec sa truffe, il souleva le cul en fer. Un fin filet frais s'écoula. Le chien était consciencieux. Fermé à tout, Nicolas ne réagissait toujours pas. Rien n'indiquait le bienfait du breuvage. Eliot fut déçu. Sans pour autant perdre courage, le chien rangea la gourde contre la paroi de la roche.

Un nouvel abri fut nécessaire. Le temps se couvrait. Repoussant les affaires dans le sac avec sa truffe, il passa la sangle autour de son cou, tira son compagnon vers un pan de la montagne, longea la roche, les yeux fixés sur chaque recoin, chaque ouverture. Il allait découvrir un trou, même petit pour y faire un abri. Au bout de plusieurs haltes, par la force des siennes qui déclinaient, l'animal repéra un endroit pouvant faire l'affaire. Le sol était meuble et sec. Nicolas y serait mieux. Le vent ne s'y engouffrait pas. La caverne offrait un refuge non négligeable. Le dernier travail du chien pourrait s'achever là. Pourtant, il savait mieux que quiconque qu'il devait poursuivre son œuvre, son unique priorité. La couverture trouvée dans le sac réchaufferait l'homme. Avec habileté, à l'aide de ses dents le chien allongea la laine sur Nicolas. A croire qu'il avait fait ça toute la vie ! Fatigué, l'animal s'allongea près de son ami, ayant le droit d'enfin se reposer. Le destin ferait le reste, jusqu'au lendemain. Son estomac le tenaillait. Impossible d'ouvrir une des boîtes qui traînait dans le fond du

sac. Son instinct de chasseur le rappelait à son devoir, le chien songeant à un gibier bien dodu. Seulement, il se voyait mal garantir une semaine de provision, dans son état. Chaque jour, il se contenterait de ce qui lui tomberait sous la patte, un petit rien, surtout pour son ami passerait en tout premier, bien entendu. Lui se contenterait des restes.

La nuit s'écoula, tant bien que mal, pour le petit animal. Au matin, le chien se retira hors de la caverne. Son esprit était de plus en plus tourmenté. Regardant son ami, il soupira. Une larme coula. Que faire, mais, que faire de plus si ce n'est, espérer. C'était le chien, seul contre une force qu'il ne contrôlait pas. Aurait-il le temps de faire renaître un corps presque mort ? Que de questions pour une si petite tête ! Son ami s'en allait. Sans doute, il le souhaitait. L'instinct du chien le poussait à l'en empêcher comme de le laisser aller, selon son vœu. Tragique et douloureux dilemme. Pourtant, il savait, l'animal ne renoncerait jamais. Doucement, comme retenu par une lourde décision, il se mit en chasse, refusa l'ultime hésitation.

Ses premières proies lui échappèrent. Une concentration éparpillée en fut la cause. Son esprit s'égarait, s'inquiétait, voguait entre l'incertitude et l'espoir, contestait la séparation. Qu'allait-il se passer ? Nicolas le laisserait-il, lui, compagnon de si longtemps ?

En début de soirée, un lapin inattentif eut la bonne grâce de se trouver à portée d'accueil du chien. Eliot sauta sur l'occasion pour s'approprier ce menu de choix.

L'homme avait besoin de récupérer ses forces. Un nouveau souci fit obstacle à la bonne volonté du fidèle ami. Portant sa proie jusqu'à la caverne, il se sentait fier, posant le lapin près du corps de Nicolas. Sans perdre une seconde il dépeça la victime à grands coups de dents, en fit plusieurs morceaux assez petits. L'homme ne pouvait les avaler ainsi, risquant de s'étouffer. Eliot mâcha les morceaux avec patience, écarta une nouvelle fois la bouche de l'homme, y introduisit le résultat de sa mastication, puis refit le geste plusieurs fois avant de juger que cela suffisait. Après avoir fait boire son ami, le chien dîna à son tour. Sa queue frétillait malgré la tristesse. Il paraissait content. Son ami avait été nourri. C'était un plus, avec la bonne eau fraîche du ruisseau. Le temps aiderait, ou terminerait son œuvre. L'animal s'endormit à la nuit, toujours attentif au moindre bruit. Le calme enveloppa ses souffrances, malgré ses rêves mouvementés. On pouvait entendre ses petits jappements plaintifs, comme des pleurs émouvants.

*

* *

Une lumière intense frustra ma résignation. Ce fut comme si l'on me poussait vers l'enfer, que l'on m'attirait hors du paradis. J'étais là, entre les deux. Mais, où aller, prisonnier de cette volonté de rejoindre Julie.

Sa douce voix m'interpellait sans cesse. Il fallait que je m'endorme, me laisse guider, me laisse entraîner vers cette lumière que je considérais comme étant la voie. Une barrière de feu m'interdisait le passage. J'y voyais danser toutes les misères du monde. La mienne participait à ce bal des maudits. Rejoindre Julie ! Il fallait que je le fasse. Franchir cet enfer en me laissant aller, sans ne plus penser à rien.

La chaleur augmentait. Mon corps ruisselait. La vie me fuyait. La nuit éternelle m'attirait à elle comme un arbre isolé reçoit la foudre. Les flammes grandissaient. Je cherchais la trace de Julie dont les appels se faisaient plus pressants. Sa présence semblait si proche. Seulement personne ne m'apparut, pas même une ombre. Je vivais en elle, vers elle, mourrais pour elle ! Toujours cette fureur d'aimer, ce besoin de l'adorer encore. Mon cœur saignait cette abondance que l'on nomme passion, se mélangeant à ces flammes dévorantes. Je voulais crier ! La fureur de l'enfer m'en empêchait. La lumière au bout de l'inconnu grandissait, comme un immense trou clair. Elle allait sans doute envelopper les flammes, les engloutir à jamais, m'apporter enfin la paix, m'emporter vers celle qui m'attend.

Il n'en fut rien.

Tout me revenait, chaque image dansait devant moi, les êtres, les choses, mes amis, mes... ennemis et puis se fut enfin... Julie ! Cette dernière tenait dans ses bras, un drap brodé de blanc, enveloppant un petit être nu, un bébé qui lui ressemblait tant. Elle me souriait. C'était mieux. Je connus cet instant de paix, un peu de tranquillité. Le silence se fit. Les flammes dansaient toujours, cette fois, sans le moindre bruit. La lumière s'intensifia. Je pleurais, entendais des mots mêlés à des gémissements. Une douce musique planait. Des pétales de roses blanches s'éparpillèrent devant mes yeux. Cela représentait quelque chose. Mon corps se défrichait. Mon esprit voguait vers ses chimères, appelait mon amour. Je me laissais aller, sans résister, sans combattre, ne comprenant pas. Le temps ne voulait plus rien dire, sans contrainte, guide naturel, sommeil éternel. Seuls les souvenirs ne s'effacent jamais. C'est si bon. Ils côtoient l'imaginaire, l'imprévu. Les jours n'existent pas. Seule la nuit fait danser les lumières. J'espérais.

Tantôt mon corps résistait à la mort, tantôt la suppliait de le prendre. L'attente ne signifiait plus grand chose. Ma présence en ce lieu de transition me refusait la victoire. Il fallait pourtant que gagne cette bataille pour rejoindre celle pour qui je me battais. Je flottais entre deux servitudes.

Qui l'emporterait ? L'un dominait l'autre, tandis que l'autre échangeait ses duperies. Le bien, le mal, lequel a raison ? La pureté devait me mener à la béatitude, une certitude qui m'entraînait à m'enfoncer dans le royaume idyllique de mon rêve. Je m'accrochais.

Bercé par la douce poésie de Julie, je tournais le dos au monde d'hier. Ici, l'amour serait éternel. J'allais enfin pouvoir garder ma femme, à tout jamais ! Notre amour dominait le reste, ce qui paraissait évident pour moi. Le bonheur, notre bonheur devenait magique, grandissait dans la lumière. Mon esprit s'enflamma. Ma vision devint plus lointaine.

La couronne de feu me fit roi.

*
* *

Les heures qui s'écoulaient dans la pénombre et le froid ne rassuraient pas le pauvre animal. Le corps de l'homme transpirait beaucoup. Les réveils du chien étaient fréquents. Soubresauts soudain ou mauvaises intuitions, il ne perdait rien des moindres dangers, vrais ou imaginaires. L'homme respirait doucement. Le museau posé sur la poitrine de Nicolas, Eliot sentait bien que son ami luttait, pour vivre ou pour mourir. Il se battait pour une raison, bonne ou mauvaise. Tant et trop de silence. Fallait-il extraire cette cruauté dans le froid de l'hiver, ou fallait-il le laisser mourir dans la douleur du néant ?

Une branche morte succomba, non loin de l'entrée. L'animal dressa les oreilles, sans plus d'inquiétude, reconnaissant à présent les différents bruits. Ce n'était que dame nature qui se débarrassait de sa peau morte, préparait son printemps, peaufinait sa première saison.

Eliot se leva, prit la gourde dans sa gueule qu'il déposa une nouvelle fois au coin de la bouche de l'homme. L'eau coula. Puis, une fois son devoir accompli, le chien se recoucha.

Le jour se levait doucement, pour ne pas gêner les gens. Encore le temps qui passe. En ce milieu d'automne, cette lenteur à ramener la lumière pouvait passer déjà pour une somnolence hivernale. Les oiseaux entamèrent leurs timides sérénades. La vie de chaque jour pour tout à chacun reprenait son cours.

Eliot fit plusieurs fois le tour du corps de l'homme, le flaira, l'écoula, guettant le moindre signe, un réveil. Toujours rien ! C'était à désespérer. Le chien gardait le moral, s'entêtait, encore et toujours. C'était dans son caractère de ne pas perdre courage, ne pas se résigner. L'animal s'assit près du visage ruisselant. Quelle misère !

Lorsque soudain un bruit bizarre vint le perturber. Très vite sur ses gardes, les crocs prêt à mordre il se préparait à bondir, à défendre l'être qu'il voulait à tout prix sauver. Le chien avançait doucement, mit son corps en avant de celui de Nicolas, attendit. Son cœur battait. Ses muscles se tendaient. L'on venait.

*
* *

La matinée promettait une agréable cueillette de savoureux champignons. L'automne était d'une fraîcheur un peu rude pour la saison. Le soleil resplendissait. Les feuilles tombaient au rythme de cette fin de cycle, planaient doucement, avant de mourir sur le sol, comme des oubliées du temps. Leur mort nourrirait le prochain printemps. La forêt se déshabillait comme on chante l'amour sur les pétales de fleurs. Seuls les grands conifères gardaient leur parure, préférant restés couverts. Etres majestueux, presque immortels.

Bonheur avançait lentement, le buste penché, les yeux presque collés au sol, le souffle paisible malgré la pente ardue. Il respirait sans forcer, comme un habitué des hautes cimes, des grands espaces. Les champignons étaient son régal ! Nul autre dans la région ne les connaissait aussi bien. Chaque personnage du village se réclamait de cet homme, pour se confondre dans l'exactitude de sa propre cueillette, de sa science.

Bonheur triait, que se soit les êtres ou les bienfaits de la nature.

Grand rêveur devant l'imaginaire, solitaire jusqu'au bout du temps, le jeune homme vagabondait à sa guise, au rythme de la montagne. Il naviguait dans son monde, avec sérénité, certitude. A part la nature et ses occupants, rien d'autre ne l'intéressait vraiment. Il se méfiait de tous, évitait tout. Sa timidité repoussait ses limites de voisinage. Il ne se connaissait pas d'amis, n'ayant pas d'ennemi, à part les hommes. Tous se moquaient, à part les anciens qui vivaient dans un monde à part, n'étant pas le sien. Il les appréciait.

Bonheur aimait partager ses joies, avec ceux qui savaient écouter et entendre. Ses secrets, il les gardait jalousement. Ses discussions avec dame nature ne s'échappaient jamais de sa mémoire. Ses folies !... elles l'aidaient à ne jamais se confondre dans cet univers cruel qui ne lui était pas familier.

Son monde restait son monde. Il s'effrayait trop de l'autre.

Pour lui, un véritable ami ne pouvait être un copain. C'était mieux que ça, plus fort encore, plus précieux aussi. Il ne s'en connaissait pas, du moins, pas encore. Ainsi, son cœur ne s'expliquait qu'avec lui même.

Les parents de Bonheur vivaient en ville, détestaient la campagne, s'ennuyaient à la montagne, répugnaient tout ce qui aidait encore à vivre. Son grand-père, un enfant des cimes l'avait élevé ou plutôt, avait prit soin de lui.

Descendre de sa montagne serait impensable, même si... Il s'y trouvait si bien, totalement en sécurité, loin de la folie des autres, comme il les appelait.

Les hauteurs étaient son seul horizon, les pâturages, les grands bois de Mélèzes, son unique religion. C'était son univers, son paradis. Là plus qu'ailleurs, le jeune homme reprenait goût à la vie, suite aux mois passés dans une maison dite... spécialisée. Dans ce vaste milieu, l'homme ne se sentait pas différent de ce qui l'entourait. Ici, il se sentait l'égal, sans colère, pas comme avant, là bas, en ville, dans ce lieu maudit. Chaque éveil était synonyme de nouvelles richesses, un jour neuf, d'intéressantes découvertes.

Ce moment n'allait pas faire exception.

Bonheur était âgé d'une vingtaine d'années, vingt deux, plus précisément. Les autres lui en donnaient, douze. Personne ne connaissait le profond de son être.

Le jeune homme quittait souvent le village, si ce n'était, sans cesse. Il vagabondait à sa guise au sein de celle qu'il appelait « la Grande ». Bonheur partait plusieurs jours. Personne ne s'en inquiétait.

Lorsque qu'il rentrait chez son grand-père, c'était sans explication. Tous les plus beaux discours se reposaient dans sa tête, les plus belles images se cachaient, enfoui dans son âme, des rêves plein les souvenirs. Le grand-père le laissait faire. Il savait.

Son panier se remplissait. Son aïeul aurait sa part. Tous deux trempaient dans le même moule, dans un monde différent, pas trop éloigné.

La cueillette s'annonçait abondante, de qualité.

Déjà deux bonnes heures qu'il visitait la montagne. Son panier sentait bon le mélange des pâturages et des forêts. Bonheur descendrait, une fois son panier en osier bien rempli. Il rêvasserait, le nez au vent, les yeux dans le ciel. Le jeune homme aspirait à ce grand voyage qui le conduirait au-delà des étoiles. Chaque grotte ou petite enclave aiguisait sa curiosité. Quelques fois, il y rencontrait un animal, un dormeur, un effarouché. Un jour, il fit connaissance, contre toute attente, d'un être rare, un loup cervier des Alpes. Personne n'en avait même aperçu, jamais ! Bonheur fut étonné, mais si heureux qu'il en oublia que les autres ne le croiraient jamais. Le loup l'observait déjà depuis quelques minutes. Le jeune homme s'était assis pour ne pas l'effaroucher. Se serait trop injuste de le laisser

disparaître par un manque de patience. Contrairement à la légende, aucun n'eut jamais peur de l'autre. Bonheur ne comptait pas sa joie, cet honneur d'être présenté par le destin à un tel animal. Une heure durant ils ne se quittèrent pas. Que pouvaient-ils bien penser l'un de l'autre ? Il y avait dialogue certes. Bonheur n'en eut aucun souvenir, à croire qu'il avait rêvé. Les loups, dit-on, savent lire dans les regards, dans les pensées, peut-être même dans les âmes.

Le jeune homme connaissait les chiens de la région. Aucun ne s'aventurait aussi loin, même en compagnie des chasseurs.

Après une heure de cueillette, Bonheur allait connaître un autre aspect d'heures mouvementées. Ce fut une journée pas comme les autres. Venant de découvrir d'étranges traces, comme celles que font les skis de fond, des empreintes parallèles, plus profondes, il les suivit. Pourtant, il n'y avait pas de neige. Les traces étaient fraîches, sans aucune régularité. Le sillage laissait des arrêts, des départs brusques, des à-coups flagrants. Il posa son sac à dos sur une roche, laissa son panier de côté. Personne ne viendrait les lui voler. Comme il disait souvent, en plaisantant : « Une fois que je suis parti, il n'y a plus de voleur ! » Il en riait pendant de longues secondes !

Une enclave se dessinait dans la montagne, comme il y en avait tant. Les traces l'y menaient. Etant de nature prudente, Bonheur s'avança avec attention.

Une douce brise soufflait. L'homme releva de nouveau son col. A la porte de la caverne, le jeune garçon se trouva nez à nez avec un autre animal qu'il ne s'attendait nullement à voir ici... un chien, seul ! Menaçant, arrogant, prêt à tout, le petit être détachait des canines assez fraîches, bien aiguisées.

Du regard, Bonheur fit le tour de la grotte. Derrière l'animal il aperçut une forme allongée. Etait-ce sa victime ou... il fallait qu'il le sache. Les premières précautions à prendre dans un tel cas, les seules auxquelles il eut à faire face en un premier temps, furent la sagesse, la patience.

« Surtout, pas d'affolement, petit chien. Je ne te veux aucun mal. »

Sa voix était rassurante.

« Tu dois y mettre du tien. »

Eliot n'était pas disposé.

« Approche ! »

Le chien montrait toujours les dents, grognait tant et plus. Rien n'y fit. L'autre s'entêtait à vouloir s'approcher. L'animal feint une première attaque. Bonheur ne broncha pas. Eliot le regarda, surpris, penchant la tête de droite, de gauche...

« Je veux être ton ami ! »

Eliot n'était pas chien à accorder aussi vite sa confiance, surtout dans des moments aussi pénibles. Les mots semblaient agréables. Le ton demeurait jovial. Derrière lui gisait son ami. Certes, ce dernier avait besoin d'aide, quelle qu'elle soit. Mais de là à le confier à n'importe qui... pourtant, fallait-il se laisser aller ? Les distances étaient respectées. Ce fut une bonne chose. Eliot persistait en son devoir envers Nicolas.

L'inconnu poursuivait un discours à sens unique. Il s'avança, presque à toucher le malade. Eliot attaqua ! L'autre retira vite sa main.

« Je vois que tu es prêt à tout ! »

La faim tenaillait l'animal. Il pensait aussi à Nicolas. Eliot était d'une humeur massacrante !

Une demi-heure passa, dans un tête-à-tête silencieux, obstiné. Aucun des deux ne prit la responsabilité de céder.

Comme si un ange venait de passer, comme si une odeur familière venait de transfigurer l'animal, il s'écarta de Nicolas, vint s'asseoir près du savoyard. Ce dernier n'en revint pas, mais caressa le chien, lui sourit. Décroisant ses jambes, il se leva. Penché au dessus du mourant, le jeune homme constata un brin de vie dans ce corps mourant.

Avant tout, il fallait nourrir le chien. Ainsi, il serait plus calme, ne le dérangerait pas et prendrait confiance. Bonheur sortit son casse-croûte, une miche de pain paysan, une tranche de lard maigre, une partie de bœuf cuit la veille. Le tout fut arrosé d'une grande bouteille d'eau de source.

Eliot le regarda, se léchant les babines. Les oreilles droites, l'animal espérait un peu de compassion pour son estomac. Bonheur déposa un morceau de bœuf devant lui. Le chien s'en empara, le mâcha minutieusement. Puis, à la grande stupéfaction du jeune savoyard, il vint déposer le fruit de sa mastication dans la bouche du mourant. Bonheur en resta comme deux ronds de cuir ! Jamais l'homme n'avait vu une chose pareille ! Eliot revint vers lui, s'assit, attendit de nouveau. Un autre morceau prit le même chemin. Au bout de quatre, cinq fois, il entreprit la gourde et versa une partie du contenu dans la bouche de son ami.

Bonheur était assuré de son rêve. L'homme prit un morceau de lard qu'il donna au chien. Cette fois la brave bête l'avalait prestement. Bonheur fut un peu frustré. Mais qu'importe ! Il avait vu et savait. Personne ne le croirait ! En fait, personne ne le saurait.

Eliot prit place près de la tête de Nicolas, se plaignit doucement. Bonheur sortit de la grotte, revint un quart d'heure plus tard. Le chien n'avait pas bougé, demeurant sur ses gardes.

Le jeune homme tenait dans ses mains toutes sortes d'herbes, de fleurs, qu'il étala devant lui. Puis il fit un feu, déposa une casserole à même la

braise, un ustensile d'un autre âge en vieil aluminium remplie d'eau. Minutieusement, il effeuilla les plantes, les laissa macérer quelques minutes. En attendant, il déshabilla le malade pour le poser nu sur une couverture de laine. Avec le reste des plantes, il essuya minutieusement le corps pour le débarrasser de la sueur qui irritait les pores de la peau. Puis, il recouvrit de nouveau l'homme du reste de la couverture. Nicolas ressemblait à une momie attendant d'être embaumée.

Eliot suivait chaque geste avec attention et respect.

Une heure plus tard, Bonheur versa le contenu du breuvage dans un linge propre. Le liquide devait se séparer des herbes restantes. Le jeune homme attendit un peu qu'il refroidisse, puis le fit boire au malade. Par petites gorgées espacées, le savoyard coula le breuvage chaud dans la gorge, sans résistance. Posant la tasse, il ôta la couverture de l'homme, l'essuya de nouveau, des deux côtés du corps. La couverture était trempée. Il étala sur le sol un lit de branchage et de mousse pour y poser Nicolas. Bonheur était de nature robuste. Ce dernier habilla le corps d'un lainage, de son blouson, enveloppa les pieds de chaussettes de marcheur. Ensuite, il étendit la couverture sur la roche, à l'intérieur de la caverne. Les vêtements de Nicolas séchaient déjà. Le feu garantissait une chaleur acceptable. Eliot dormait presque, gardant son instinct éveillé, lui ordonnant de demeurer vigilant. Le chien se sentait mieux. Son pelage séchait. Nicolas était soigné. Il commença d'ailleurs à trouver chez cet inconnu une certaine sympathie. Quoi qu'ils n'échangeassent encore rien de concret, un lien se tissait. Ils ne s'ignoraient pas, échangeant certains regards. Il faut dire que Bonheur avait de l'ouvrage. Le chien garantissait sa part, même s'il ne rechignait nullement à aider.

Le jeune homme passa la journée au chevet du malade. Le chien ne quitta pas la grotte, ne se souciant plus de son estomac. Bonheur y pourvoyait.

Le soir venu, la grotte respirant le mieux être, Eliot se coucha, s'endormit. Ici, personne ne craignait plus personne. Avant de sombrer dans un bienheureux et réconfortant sommeil, il entendit la même voix lui souhaiter bonne nuit. Il aboya deux fois, puis posa sa tête sur le torse de Nicolas.

Bonheur s'était arrangé un lit naturel. Les deux êtres avaient bien dîné d'une succulente volaille sauvage prélevée par le jeune homme, à l'aide d'un piège fait de ses mains.

Le lendemain, aux premières lueurs du jour, l'inconnu vint voir son malade. Tout en s'étirant à bout de bras, il regarda Nicolas.

L'animal leva la tête, s'étira.

« Comment vas tu, le chien ? »

Eliot aboya.

« C'est donc l'essentiel ! » conclut Bonheur.

S'agenouillant sur l'être inconscient, le savoyard constata que la fièvre avait quelque peu baissée. Il s'en réjouit, sans pour autant se griser d'un enthousiasme prématuré. Rien n'était résolu.

Il gagna l'entrée. Le temps était encore gris et humide. Le jeune homme s'enfonça dans le bois, en revint chargé d'un précieux fardeau pour réanimer le feu.

Eliot n'avait pas bronché, profitant du repos qu'il s'octroyait.

Pendant que Bonheur s'occupait de redonner vie au foyer, le chien léchait Nicolas, en geignant.

« Il faut attendre, compagnon ! »

Eliot était pressé.

Le jeune homme prépara son petit déjeuner, servit au chien les restants de la veille, acheva son repas, se leva, sa serviette à la main, son sac dans l'autre.

« Je vais me laver. Ensuite, j'irai chasser. On n'a plus rien. Prends soin de ton ami. Appelle-moi si quelque chose ne va pas. Je ne suis pas loin. »

Chapitre 2

Il me sembla entendre comme un orage, un étrange bruit sourd. On dérangeait mon voyage, effaçant la voix de Julie. J'entendis des sons. Qui m'importunait ainsi ? Il y avait ces gémissements. Enfin, qui êtes-vous ? Un trouble agaçant arraisonnait mon esprit déjà si las. Il éloignait la lumière caressante de ma nuit. Mon néant ne respirait plus la quiétude. La détresse m'envahit, la tristesse s'installait, telle une revenante obsédée. J'étais trahi, privé de ma joie, peut-être de mon ultime salut ! Je basculais d'une lucidité à un doute, d'une conviction affligeante à un chagrin accablant. La voix s'incrustait. Il y avait ces longs silences qui me redonnaient espoir. Les bruits persistèrent de nouveau. Je m'affolais. Une telle incursion dans mon paradis ! Qui ose ?

J'appelais Julie. Aucune réponse. Je m'énervais, cherchant, hurlant son nom ! Un soudain remous me fit chavirer. Aucune sortie, aucun filet de clarté pour m'aider à revenir près de mon étoile. Je me sentais prisonnier d'une décision, ne pouvant plus contrôler, ni accepter, que je réfutais de toutes mes dernières forces. Abandonné, je l'étais ! Plongé dans une peine profonde, ce fut évident. La tempête s'acharnait, me bousculait, me chassait du berceau de la sainte clarté.

Cette fois, aucun cri ne sortit de cette profondeur obscure. Le feu reculait. La nuit redevint plus claire.

Je sentis mon âme se dérober, mon cœur s'alourdir. Reverrai-je mon amour ? Le diable m'avait surpris. Serait-il devenu mon maître ? Je lui obéirai.

Le silence me rendit visite. Seule l'image de ma bien-aimée éclairait mon esprit. Son sourire m'expliquait. Seulement, je ne voyais rien d'autre, ne comprenais plus la vie.

*

* *

Eliot demeura de nouveau seul, posa sa tête sur le ventre de son compagnon, ferma les yeux. Soudain le corps fut pris de soubresauts, comme si une colère le réveillait. Le chien se retrouva debout, les oreilles dressées, la queue droite, le regard rivé sur l'homme.

Que se passait-il ? Fallait-il appeler, comme le lui avait suggéré l'inconnu ? Il attendrait un peu, pas longtemps. Ce ne serait pas sérieux.

Le chien avait du mal à juger le nouveau venu. Était-ce un simplet, une grande douceur, une âme volontaire ? Cet homme ressemblait à Nicolas, sous certains aspects, la liberté, l'entêtement, la force.

Le corps reprit son calme. Le chien se recoucha, s'endormit, espérant que cette souffrance ressentie chez l'ami ne se reproduise plus.

Il pleuvait toujours.

Pourquoi Nicolas avait-il échoué en ce lieu ? Sans doute cherchait-il la paix, une paix éphémère, définitive. Existait-elle pour lui, comme pour ceux qu'il aimait ? Le pauvre animal avait du mal à suivre toute cette folie qui s'était déclenchée depuis la disparition de Julie. Toutes ces photos étalées là, près du sac, ces photos de la jeune femme qui n'en finissait pas de sourire, d'être heureuse, de lui rappeler les jours meilleurs...

Nicolas semblait se plaire dans son royaume. Le néant devait être accueillant. Sans doute avait-il raison. Ici bas, la réalité est cachée sous les masques et les teintures. Rien n'est vrai. Rien ne survit à l'ombre du passé. On a beau essayer d'oublier, rien n'est possible.

Certes, il y avait Julie. Certes, ce pouvait être la raison d'un tel geste, d'un si terrible abandon. Eliot partageait cette souffrance, la raison, son espoir. La jeune femme lui manquait, à lui aussi. On dit que les animaux oublient vite, qu'ils n'ont qu'une faible mémoire. C'est faux. Ils souffrent aussi longtemps, tant que le temps n'aura suffi au temps !

Si Nicolas venait à mourir, il partirait en paix, là où nul ne peut briser son rêve. Le chien en était persuadé, le sentait, comme sa propre délivrance. Car il partirait avec lui.

*
* *

Bonheur fouillait la nature, guettait les buissons, écoutait chaque bruit. Pendant qu'il cherchait sa nourriture, il en profitait pour se procurer les plantes dont il aurait besoin parmi celles que lui avait montré son grand-père. Jour après jour, il avait suivi l'aïeul, étudié ses gestes, mémorisé la moindre créature de la nature. Chaque heure il apprenait. Chaque seconde son esprit s'illuminait.

Un petit sac de cuir ne quittait jamais sa ceinture. Avec précision et minutie il cueillait son nécessaire, sans un bruit, guettant le moindre souffle, le plus silencieux piétinement. Son détour l'emmena au-delà de la caverne. Le jeune homme saurait retrouver son chemin. Le grand-père lui avait également enseigné sagesse et prudence, le sens de l'orientation, la lecture des étoiles. Le vent, il l'entendait. Son chant, il l'écoutait. Sa voix, il la comprenait. Rien ne lui échappait.

Soudain, un bruit familier lui parvint distinctement. Il tendit l'oreille, cessa sa cueillette, fit silence. A quelques pas, un animal vaquait, insouciance apparente, hors du vent, hors d'un flair sauvage et aigu. Bonheur se hissa, aperçu un magnifique lapin bien dodu, assis sur son bout de queue blanc. Il rongea une racine, ou une plante. Bref, il se délectait. Bonheur sortit son lance-pierre, y arma une bille de plomb, retint son souffle. L'idée de tuer ne l'enchantait pas, surtout un être sans défense. Seulement, la loi du ventre réclame des sacrifices. Un malade avait besoin de force. Le mammifère rongeur devait être tué net, sans souffrance. Le premier coup serait le bon. Bonheur prit son temps, tendit l'élastique jusqu'à rupture, visa. Le coup parti, sans retenue, sans mauvaise pensée. L'animal s'effondra dans un simple petit cri. Son corps tressauta quelques secondes avant le repos éternel. Bonheur baissa la tête. Il pleurait. Sachant qu'il faudrait tuer de nouveau, les frissons le prirent. Sincèrement, lui, se serait contenté de racines, d'herbes fraîches, comme ce rongeur. Mais, il y avait Nicolas, son besoin de potage frais, du sang de ce pauvre innocent. Il y avait le chien. Lui aussi chasserait. Bonheur se précipita sur sa victime, l'égorgea, récoltant ainsi le liquide rouge avant que celui-ci ne se rétracte dans le corps de l'animal.

Son gobelet était garni. Un jus de racine acide empêcha le sang de coaguler.

Le jeune homme était à quelques lieues de la caverne. Son bien récolté, il s'en revint d'un pas lesté et rapide. Bonheur sifflait, l'œil pétillant, la gibecière garnie. Son cœur se soulagea par une prière pour l'âme du défunt. Il oublia la mort. Qu'avait-elle de si ennuyeux, si ce n'était, son long silence.

Eliot fut tiré de son sommeil par l'arrivée du nouveau colocataire. Sans perdre une seconde, le jeune homme posa sa charge, ranima le feu, se pencha sur Nicolas. L'homme à terre semblait aller mieux. Bonheur regarda Eliot.

« Ça va, toi ? »

Le chien le regarda, pencha sa tête de droite... de... enfin, il se posa la question de savoir.

« Je vais donner la potion à ton maître, un remède qui va lui redonner goût à la vie. Tu verras, il se sentira tout neuf ! »

Bonheur vida son sac, posa la proie sur un chiffon sec et propre, le dernier restant. Il faudrait faire une lessive. Le sang fut mélangé aux herbes. Bonheur laissa macérer.

Une odeur bizarre envahit la caverne. Importuné, Eliot s'en alla prendre l'air. Il attendrait dehors que le lieu redevienne respirable. Son odorat en fut tout chamboulé. Il éternua tant et plus.

Le liquide frémissait dans la casserole bosselée. En attendant la décoction, le jeune homme macéra d'autres herbes qu'il ne mélangea pas au reste. Il attendit. La première infusion se transforma en un liquide rouge mauve, quelque chose de bizarre, peu ragoûtant en fait pour la vue. L'odeur était forte, désagréable. Bonheur s'en réjouit. Plus le produit était déplaisant, plus il serait de meilleure qualité. Qui plus est, le malade ne ferait vraiment pas la grimace, ne verrait pas la différence. Maintenant, il fallait que le liquide refroidisse un peu. Bonheur posa sa cuillère en bois, sortit un livre de sa besace, le parcourut, page après page.

Le chien était revenu. En regardant le jeune homme, Eliot se souvint des soirées tranquilles et heureuses, au coin du feu. Assis en tailleur près de Nicolas, Bonheur lisait « Bel ami », de monsieur De Maupassant. Il savait lire, très bien même, certes, plus lentement que les autres. De ce fait, chaque roman passait plus de temps entre ses mains. Bonheur n'était jamais pressé. Il voulait comprendre. Tourner les pages, poser ses yeux sur chaque mot, chaque phrase lui décrivait toutes les passions de l'ouvrage. Fermer le livre ensuite sur un rêve, un passé. Lorsque Bonheur tombait sur un mot compliqué, où qu'il se trouve, il le notait, inscrivait la page près du mot, demandait à son grand-père. Ce dernier lui expliquait. L'aïeul se sentait chaque fois heureux et fier de se rendre utile. Il adorait ce garçon mieux que ses propres enfants qui se vautraient dans la luxure d'une ville nauséabonde, en négligeant la sainteté de dame nature, c'est à dire, de la vie.

Bonheur avait connu une douce amie. Il l'adorait. Mais, force des parents, d'un retour obligé vers un autre lieu, ils furent séparés. Ce fut, là aussi, un atroce déchirement. Il y avait Sophie ! Ha Sophie ! Elle l'adorait ce géant simplet. Pas par amour, non, mais une amitié de tous les instants, une amitié sincère et pure, une douceur qu'elle seule pouvait lui prodiguer. Son mari était brutal. La pauvre se réfugiait auprès de Bonheur, lui confiait ses déboires. Le jeune homme voulu rendre justice et raison à ce monstre.

Sylvie s'y était opposée. Pourquoi les femmes à se comportaient-elles ainsi ?

Tout se savait. Bonheur fut la risée du village, le jour où il alla expliquer à ce sale individu ce qu'il pensait de lui. Sans rien dire à la jeune femme, à bout de patience, il expliqua son point de vue au sale individu. S'il touchait une nouvelle fois à Sophie, il jura qu'il le tuerait. Tout le monde avait ri, sauf le grand-père. Devant Bonheur et sa stature imposante, l'homme avait promis. Les autres se turent. Depuis ce jour, Sophie vivait tranquille. Depuis cet instant, personne ne tenta de douter de la persuasion de Bonheur.

Ha Sophie, douce Sophie, tendre et noble amie !

Bonheur leva le nez au ciel. Il aimait Sophie comme une grande sœur. Son cœur était toujours envoûté par la douce, Cerise.

Pour quelques minutes encore, le jeune homme s'évada de son roman. Bonheur se répétait sans cesse qu'une telle présence lui révélait un message. Il était également persuadé ne pas devoir descendre au village avant longtemps. Cela ne l'ennuyait pas. Le grand père avait l'habitude, ne s'inquiéterait jamais.

La priorité de Bonheur était cet homme là, couché sur le sol. Le malade devait être débarrassé de cette fièvre qui le rongait. L'homme se rappela en avoir connu un qui refusait de guérir, à cause de sa religion. Grand-père était alors entré dans une rage folle ! Son petit fils ne l'avait jamais vu dans un tel état. Depuis, quiconque parlait de religion dans l'autre du grognard en ressortait baïonnette aux fesses !

Le liquide était tiède, juste ce qu'il fallait. Posant le livre, Bonheur s'agenouilla, prit la tête de Nicolas qu'il souleva légèrement.

Eliot se redressa, soucieux.

« C'est un breuvage, rien de plus ! Ton ami ira mieux. »

Ton maître, ton ami... Eliot n'avait pas de maître. Un ami, oui. Nicolas s'était toujours comporté comme un agréable compagnon, non en maître. L'autre ne savait pas.

Bonheur porta le récipient aux lèvres du malade. Le liquide épais coula doucement. Le geste lent et tranquille rassura le chien. Sans cesse sur ses gardes, il s'assit sans quitter le jeune homme de son regard sans cesse méfiant.

Le récipient à moitié vide, Bonheur le posa sur une pierre bancale. Il fallait attendre. La patience, toujours cette ennuyeuse patience !

Toutes les deux heures, le jeune homme remettait cela. Pauvre Nicolas ! S'il savait...

Rien que l'odeur hérissait le poil du quadrupède.

De nouveau assis en tailleur, Bonheur se plongea dans sa lecture, la bougie allumée près de lui, qu'il allait devoir bientôt changer.

Le temps s'écoulait. Le chien s'était couché, non loin du feu alimenté régulièrement. Le bois ne manquait pas. Bonheur était courageux.

*
* *

La lumière était revenue. Plus puissante, sans être aveuglante, elle parut plus douce. Julie s'y dessinait, plus belle encore, notre bébé dans les bras. Mon cœur battait très fort, attendant cet instant depuis si longtemps !

Tendant ses bras pour que je respire le nouveau né, elle m'invita à les rejoindre. Ses lèvres parfumées de tendresse m'interpellaient. Je me souvins les baisers d'antan, brûlants d'une chaude fièvre, les longs moments où nos lèvres demeuraient scellées, les courts instants volés, les regards langoureux, la délicatesse de ses soupirs. Ses yeux m'écrivaient les mots magiques, des phrases romantiques, les tendresses poétiques. Ses silences enrichissaient mes espoirs.

Au fur et à mesure que le temps passait... le temps ! Inutile ici. Invisible et pourtant souverain, il trônait comme un Dieu immortel. La lumière se mit à pâlir. Je ne comprenais pas. La nuit m'envahit, une fois encore. Julie voulut s'esquiver pour se rapprocher de moi, de mes appels angoissés. L'obscurité n'eut pas la moindre pitié.

Nous étions si prêts, presque l'un contre l'autre ! Il me vint l'angoisse de la perdre de nouveau. Mon esprit ne fleurissait plus les mêmes rêves, secoué d'incompréhensibles dilemmes, une effroyable tempête venue de je ne sais où.

Il me semblait recevoir des ordres, d'ailleurs, de devoir agir, par obligation. On bannissait ce destin, dans ce néant pas forcément silencieux. Je m'accrochais à ce droit offert par le destin. Cette certitude ressemblait à la préface du livre de ma naissance. La porte du passé était fermée, car j'étais seul maître de ma destinée. Je refusais la vie pour nourrir ma mort. Julie m'y attendait, cette femme, ma seule raison d'espérer. Je la bénissais de se servir de ma faiblesse pour me conduire en son royaume. La rose de mes désirs s'y épanouissait. Je m'accrochais à ses pétales, ces moments de tourmente, de rejet, d'interdit. Je ne me sentirais jamais délivré par l'autre face du miroir. Mon esprit, mon âme, ma foi restaient fidèles. Mon corps se sentait intimidé, trompé par une force sournoise qui l'obligeait à un combat incertain, presque inégal, des promesses trop anciennes pour leur donner raison. Petit à petit, il se laissait convaincre, asservit par l'acharnement, lui qui ne pouvait qu'obéir.

Pour la première fois, je le maudissais ! Rien n'y fit. Il se laissait aller à son nouveau bien être, ayant choisi son avenir, repoussé ma contestation,

bafoué le chemin de l'exil que je venais d'espérer. Cette fois, je perdais Julie, absente de mes supplications, soumise à sa prison dorée.

La nuit absorba ma princesse. Son visage s'inondait de mes larmes, restant d'elle que le flou, une image pâle, de plus en plus lointaine. J'étais trahi par la mort qui me quittait.

*
* *

Bonheur se leva pour la quatrième fois. La nuit était froide. Le corps allongé se détendait. Le jeune homme s'en félicita. La fièvre quittait l'homme. Bonheur se voulait gagnant. Sur de son pouvoir, certain de ses vérités, il campait dans ses certitudes. Sa grand-mère lui avait légué ses mêmes rêves, sa gentillesse aussi, sa naïveté, également. Il reconnaissait le bon du mauvais, l'hostile du prévenant, avec quelques lacunes à bien distinguer le mal qui se glissait parfois au milieu du bien. Sa maigre expérience aidant, le jeune homme s'en allait au devant de sa vie.

La boisson chaude coula dans la gorge du malade. Le corps se refroidissait. De la patience, encore de la patience, toujours de la patience ! Bonheur attendait. Eliot était parti chasser. Sa confiance en l'étranger l'autorisait à se délasser, à poursuivre son existence.

Il revint, en cette fin de nuit avec dans la gueule un gibier encore chaud.

« Beau travail, le chien ! »

Allait-il partager. Il regarda l'homme, le lièvre toujours bien coincé dans sa mâchoire. Refermant son livre, Bonheur s'en assura. Il parla à l'animal. Ses mots parurent justes. Eliot laissa choir sa proie, s'assit devant l'homme. Se dernier se baissa, ramassa la viande. Il s'identifia en cuisinier, dépouilla la bête qu'il fit rôtir au dessus des braises.

La nuit se passa bien. Eliot dormit beaucoup ; un repos bien mérité.

*
* *

La lumière disparut. L'image de Julie l'avait accompagné, me laissant seul. Des bruits dissipaient le silence. Mon âme flottait au dessus des sons, des lourdeurs de mon corps, me sentant comme transféré d'un abîme de paix, d'espoir, vers un autre, incertain. Une chose attirait mon corps, obligeait mon esprit à le rejoindre.

Au deuxième jour, Bonheur put enfin se déclarer satisfait.

« Nous y voilà. »

Vers les quinze heures, ce lundi vingt-neuf novembre, j'ouvris les yeux sur un monde oublié, un paysage inconnu. Je n'eus pas le loisir de chercher à comprendre, de me situer, d'évaluer le temps passé. Il fallait attendre.

Eliot lapait mon visage. Je reconnus son souffle amical, quelques jappements surprenants, une joie un peu folle. C'était bien lui, semblant excité de revenir au plus vite sur un chapitre interrompu.

Mon trouble venait de là, allongé sur un sol en terre, dans une caverne à peine éclairée. Mon autre surprise fut d'être en face d'un grand jeune homme au visage poupon. L'homme me regardait, me laissant le temps de m'adapter à mon retour parmi les vivants, mon esprit se trouvant toujours dans cet autre monde, celui du néant.

Tout se bousculait. Mon sang circulait à une vitesse folle, tambourinait dans mes tempes, comme des tambours d'Écosse. Mes mains étaient sèches et chaudes malgré la fraîcheur. Une longue couverture drapait mon corps nu.

« Bonjour ! »

Je clignais des yeux. Il se nommait, Bonheur.

Incapable de placer le moindre mot, je me contentais de signes.

« Ne faites pas d'efforts. Vous avez toujours de la fièvre. »

Il me restait à comprendre.

Voulant me redresser, je compris qu'il était inutile de l'espérer. Mon corps ne répondait pas. Ma volonté ne suffisait plus.

« Je vais vous aider. »

Bonheur posa sa main derrière ma tête, la souleva lentement, en même temps que le haut de mon corps. Devant mes yeux encore brumeux, mes pieds apparurent, cachés au bout de la couverture. L'ouverture de la caverne m'offrit un léger filet de lumière venant de la forêt. Un petit vent frais s'engouffrait, caressant les parois de la grotte, avant de regagner la sortie pour revenir encore, comme s'il ne pouvait nous quitter. En passant, il me caressa le dos, me hérissant la peau toujours chaude de fièvre. Bonheur m'aidait, faisait tout. Il me recouvrit avec soin. Eliot s'allongea près de moi, son museau posé sur mon bras caché sous la couverture. Il osait ses yeux sur mon visage, semblant se demander si je n'allais pas de nouveau fermer les miens.

Les images du récent passé demeuraient un peu floues, lointaines. Elles reviendraient peut-être, doucement. Pour l'instant, j'avais le temps.

Je vivais une longue nuit lumineuse, posé sur un visage éclatant, des yeux amoureux, un sourire empreint de solitude. Mon cœur se serra. Julie attendait. Les larmes me vinrent. Je ne les refoulais pas, baissant simplement les paupières pour que mes pleurs ne s'en échappent pas.

Bonheur ne me posa aucune question. Il se contentait de me faire avaler un breuvage peu ragoûtant.

« Rien de tel ! se contenta-il de conclure. »

Puisqu'il l'affirmait. Seulement, j'avais du mal à accepter sa mixture. L'homme insistait. J'avalais, par force, sans pouvoir résister. Il m'en manquait.

Mon corps était las, comme si je venais de courir pendant des semaines sans m'arrêter une seule seconde. Le sommeil me prit très vite. Sa douce torpeur fut comme un retour en arrière, vers ces instants que je venais de quitter.

Le temps qui s'écoula jusqu'à mon réveil me parut bien court, comme si je n'avais dormi qu'une heure ou moins. Sans image, une nuit sans rêve... mes yeux balayèrent les alentours. Eliot était là, fidèle ami. L'inconnu semblait absent. Pour nous la nuit veillait. La grotte n'était éclairée que par le feu où ne résistaient que de faibles braises. Mes yeux s'acclimatèrent à l'obscurité, me permettant d'apercevoir les parois de mon abri. Malgré la fatigue que je ressentais toujours, je me sentais bien.

Aucune douleur ne martyrisait mon corps encore engourdi. Je ne pouvais bouger ou alors, n'osais pas. Le silence était impressionnant, dominant même ma faible respiration. Mon moral n'avait d'existence que par les souvenirs. Rien ne me pressait dans ce monde. Je me posais la question ; pourquoi y étais-je revenu ? C'était cet homme, l'insolence de ma conscience. Pourquoi m'avoir extrait du seul endroit où je me trouvais si bien ? J'étais au bord de ma nouvelle vie et... trahison ! Pour réunir mes souvenirs, je fermais les yeux. Impossible de rester ici, surtout sur cette terre. Je devenais égoïste, ne reconnaissant plus rien. Il fallait que je parte, que j'emporte Eliot, Angélique, Evelyne et... et tous ceux que j'aimais. Ils n'étaient pas légion, mais le voyage serait agréable.

Nous retrouverions la lumière. Nous rencontrerions de nouveau Julie. Là-bas, plus personne ne nous barrerait l'espoir. Notre bonheur serait éternel ! C'était mon rêve.

Qui était ce monsieur Bonheur, pour avoir gâché l'unique voie menant à mon espoir ? Ce devait être un banal inconnu s'étant cru investi d'une mission, sauver mon enveloppe charnelle sans chercher à savoir ce que mon cœur désirait le plus. Quand à Eliot... lui, c'était l'amitié qui le poussait à pactiser avec ce diable d'homme. Il ne fallait pas être injuste avec mon ami. Ma mort le hantait, lui faisait très mal. Je retrouvais sa complicité d'antan, la chaleur d'un compagnon de route. Je me pressais l'envie de caresser ce chien, perdu lui aussi dans les méandres de l'incompréhension, lui prouver à quel point je l'aimais, à quel point j'étais

fier de lui. Mais hélas, je ne pouvais bouger un bras, une main, étant condamné à l'immobilisme, sans savoir pourquoi.

Mon bonheur s'était arrêté une nuit pas comme les autres, une nuit entachée d'absurde. J'étais seul ou presque, à me demander ce que je faisais là.

La petite me manquait. Tout mon petit monde aussi. Ma femme ressurgissait sans cesse de cet inconnu dans lequel je l'avais vu plongé, dans un dernier soupir, aussi douce qu'avait été sa vie, disparue dans la lumière d'une autre éternité.

Nous nous étions jurés de ne jamais nous séparer. Elle n'avait pas tenu sa promesse. Mes lèvres fermées, je lui parlais. Toujours habillée de blanc, ses cheveux sentant si bon le miel aux mille fleurs, ses si jolis yeux plus profonds que l'océan, elle m'indiquait la voie. Je pense n'avoir pas encore bien compris, pas bien suivi cette trace qu'elle posait sous ses pas. Je l'écoutais, sans pouvoir lui dire une seule fois, non.

Me vint alors, une nouvelle fois, le passé. Je m'y baignais de tout mon être, le vivant plus fort. Julie m'apparaissait en nymphe fragile, à l'amour si facile que je m'attristais de ne pouvoir la serrer encore.

Dieu qu'il était bon de respirer cette mémoire ! Tristesse oblige, cœur serré, la lourdeur de ma faute me jaillissait comme un boomerang. Sans cesse je me posais la même question :

« Comment vivre ainsi, comment suivre la voie de cet amour ? »

La solitude du cœur est pire que tous les déserts du monde ! La mort me serait plus supportable.

L'amour n'est que maladresses. A chacune d'entre elles, Julie me pardonnait. Bien entendu, j'étais honteux, m'excusais de m'être trompé, d'avoir trop cru, de n'avoir pas su. Elle oubliait, grâce à sa noble indulgence. Les défauts sont si faciles à soigner pour parfaire ses qualités ! Elles se découvrent moins, sauf si l'on en fait une affaire de première urgence, un point de vanité. Ce ne fut jamais le cas pour moi.

Il me revint nos longs moments de discussion, allongés sur le canapé, Julie posée sur mon corps, ses mains caressant ma peau, moi lui caressant ses pieds nus. Après l'amour, nous parlions aussi. Les uns, c'est la cigarette. Nous ne fumions pas. D'autre un verre d'eau ou d'alcool. Cela nous arrivait, pour le verre d'eau. D'autres encore se jetaient sur le frigidaire pour reprendre des forces. Julie prenait quand à elle un carré de chocolat, pour mieux dormir. Avant cela, nous parlions, pas de n'importe quoi, mais, de choses intéressantes. Il s'agissait de notre bonheur, de notre vie au jour le jour, des vacances que l'on prendrait à la fin de l'année... bref, nous étions bien ainsi. Julie réclamait toujours plus. La vie, son

existence devait être une éternelle fête. On évoquait chaque soir cet enfant, sans jamais le faire, jusqu'à ce jour où tout fut réuni pour donner à notre nuit un accent particulier. Ce soir là, lorsque la fièvre se fut apaisée, Julie se serra fort que j'eus de la peine à placer le premier mot. Elle était heureuse, comme jamais ! Surpris, je me tus, l'écoutai. Elle parlait de l'enfant qu'elle avait dans son ventre.

« Si c'est un garçon, j'aimerai bien l'appeler...

– Nous avons le temps, répondis-je.

– Je n'ai jamais connu mon père. Me dit-elle.

– C'est triste.

– Il me reste les photos de mon aïeul.

– Tu as connu ton parent, mais pas ton géniteur ?

– Une nuit avec maman. Puis, il s'en est allé.

– Il n'aimait pas ta mère ?

– Si, d'après grand-père.

– Alors, pourquoi ?

– Personne n'a jamais su !

– Tu n'as jamais eu de nouvelle ?

– Jamais. »

Julie pleurait.

« Je... je ne veux pas que notre en... enfant soit, sans son père ! Promets-moi !

– Promis. »

Cette conversation m'avait marquée.

Je me sentais si bien, même dans ses entêtements qui me paraissaient si souvent justes.

« Et si c'est une petite fille ? Demanda Julie.

– Nous l'appellerons, comme tu le désireras. »

Elle répétait souvent les mêmes prénoms. Même dans la cuisine je l'entendais parler à son ventre. Je souriais, fier de notre prochaine progéniture.

Seulement, aujourd'hui, je maudis cette nuit. Fini les... chaque prénom me faisait mal. Mes regrets éternels ne pourraient suffire. Mes remords n'avaient plus lieu d'être. Triste faute que la mienne. Avoir voulu à tout prix un bébé, mon rêve, son rêve... aujourd'hui, je n'avais plus rien, me jugeais fautif de n'avoir pas fait plus pour elle, pendant qu'elle était là. Je n'aurai dû jamais la quitter une seule seconde, ne jamais lui lâcher la main,

passer toutes mes heures sans exception près d'elle à la chérir, comme jamais !

Le temps m'a échappé.

Mon retour du néant n'était pas une solution. Ce que j'étais venu chercher dans la mort me manquait, me plongeait dans les profondeurs de ma peine. Mon corps était là. Il vivait. Mon cœur était triste. Il mourait.

Mes yeux s'éteignirent. La nuit enveloppa mes rêves. J'aimais cet instant, l'obscurité qui me ramenait près de Julie. Cette dernière dansait dans la lumière. Les flammes dévorantes la repoussaient loin de moi. Je me demandais sans cesse qui j'étais, tout en recherchant sans cesse cette...

« Monsieur... »

L'inconnu était là, m'extrayant de mon sommeil.

« ... il faut que vous mangiez ! »

Me nourrir résistait au besoin. Je n'avais pas d'appétit. Le jeune homme insistait. Il serait ingrat de le décevoir. J'essayais de parler. Mes mots restaient accrochés dans ma gorge. Je fis un signe de tête. Une étincelle jaillit de son regard. Il retrouvait l'espoir. Ce fut suffisant.

« Je m'occupe de tout ! Vous allez voir, ce sera délicieux. »

Pendant que l'homme s'empressait d'alimenter le feu qui s'était endormi durant son absence, Eliot s'était assis, le regard encre sur la moindre de mes réactions. Voulant me rendre compte de mon état, puisque personne ne semblait s'en soucier, j'essayais de bouger ce corps raide, ne sachant pas combien de jours, de nuits j'avais survécu.

Il fut nécessaire de donner ordre et attention à mes doigts d'abord, de faire recenser tout mon corps. Mon cerveau devrait s'en charger. Un œil sur la couverture sous laquelle ma main gardait le chaud, je ne vis rien d'intéressant. Aucun des doigts ne voulait obéir. Cette fois, c'était une réelle insubordination ! Pourtant, j'avais la nette impression que ma main gauche pouvait réagir.

J'insistais, essayais mes pieds... les mains, les pieds encore. Tout l'ensemble avait déserté ! Je m'inquiétais, sans être désespéré pour autant !

Une douce chaleur caressa mon visage. C'était le feu qui m'offrait sa sympathie. Surtout, ne pas s'affoler. Tout arrive à point qui sait attendre... je crois que c'est la formule, quoi que... enfin. Peut-être qu'en soulevant mes jambes, une à une... le mal semblait profond. Je transpirais. L'effort sans doute, la chaleur peut-être. Je me reposais. Un peu, de temps en temps ou plus tard, la mécanique reprendrait son mouvement. J'allais souffrir pour dicter ma loi à ce corps si rebelle.

Mes yeux se fermèrent.

Ma respiration n'était pas un souci. Mon cœur s'était accéléré. Une rivière de mots tendres vint apaiser ma peine. Je l'entendais, elle qui ne m'avait pas quitté ! Mon palpitant n'arrêta pas sa course, se lança même dans une folle chevauchée à en couper le souffle ! Je me sentis plus courageux pour forcer mon être à se réveiller.

Eliot se mit à grogner. J'ouvris les yeux. Le chien s'était posé devant l'entrée, museau tendu, ne décollant pas, malgré les appels au calme de Bonheur.

Le chien tourna la tête vers moi, semblait me dire ; « Rien à craindre. » Il veillait. Tout sens de dialogue télépathique m'était ôté. Tom était absent, ne pouvait m'aider à le retrouver. C'est à cet instant que je découvris pourquoi. Sans lui, j'étais redevenu un être simple, un terrien comme les autres. J'esquivais l'éternelle question pour ne pas avoir à me forcer l'esprit. Du reste, cela ne servait plus à rien, en l'état.

Le chien ressentait un danger, une présence ! Je le savais, le connaissant mieux que quiconque. Impossible de faire quoi que se soit pour l'aider. J'en étais incapable. En principe l'inconnu ne comprendrait pas. Si nous étions en mauvaise posture, comment m'en rendre compte ? L'animal se tut, sans quitter l'entrée. Je fermais de nouveau les yeux. Une fatigue pesante m'envahit, comme si une maladie incurable me gardait en elle. Mon cœur était lourd, comme un sac rempli de tous les péchés du monde. Qu'avais-je de si puissant en moi qui m'empêchait de voir ?

Depuis quelques minutes mon corps me faisait souffrir. Sans doute se réveillait-il, peut-être à cause de mon insistance à devoir le bouger. A moins qu'il ne commence à se réveiller. La douleur à tendance à faire des caprices au réveil de la chaire.

Une odeur accueillante me caressa les papilles. Elle me rappelait...

Bonheur était assis près du feu. Il regardait les flammes ou surveillait la marmite qui reposait dessus. Je ne distinguais que son dos. Sa carrure m'impressionnait. Il était grand, ni beau, ni laid. Seulement, quelque chose clochait en lui. Je le sentais, sans le connaître. Ce type reflétait un problème intérieur que je ne pouvais définir.

Eliot était figé au même endroit, comme une statue, comme si... soudain, une forte lumière bleue apparut, juste devant lui.

Le chien recula. Ses oreilles se dressèrent. Il leva le museau. L'apparition ne dura que quelques secondes, pas plus. Bonheur s'était redressé. Il avait vu. Je ne rêvais plus. Une demi-obscurité revint sur nous. Bonheur me regardait. Le chien tourna la tête. Pourquoi ses regards vers moi ? Mon corps se détendit. Mes doigts s'agitèrent sous la couverture. Mes pieds, mes jambes, ma tête, tout bougeait ! Pas de doute, un miracle

venait d'avoir lieu. Par contre, sans mon consentement je m'éloignais de Julie, pour de bon cette fois.

Bonheur s'approcha. Ce qui venait de se passer lui sembla naturel.

« Le repas est près. »

L'homme me lança cette phrase comme si tout allait bien. Je le regardais. Il me sourit, m'aida à m'asseoir, calant mon propre sac dans mon dos.

Enfin, je pus me gratter le nez à ma guise, passer la main dans mes cheveux, ouvrir la bouche sans effort ! J'avais de nouveau faim. J'avais envie de marcher, de courir, de prendre l'air en fait.

Une douleur persistait. Il n'y avait pas de miracle. Mon cœur ne cessait de s'alourdir. Mes pensées l'y aidaient. Une peine tenace m'oppressait. Il me manquait toujours l'essentiel, ce pourquoi je vivais, ce qui m'aidait à suivre ma route. Une larme s'échappa, tomba sur ma main. Un cœur en forme de rose s'y forma. Je n'y fis pas attention sur le moment. Ce fut lorsque je portais mon bol de soupe à mes lèvres que le signe m'apparut. Je faillis tout renverser ! Bonheur rattrapa le récipient au vol !

« Que se passe-t-il ?

– Heu... rien ! Rien. Excusez-moi. Mes forces sont encore faibles. »

L'homme retourna à ses fourneaux... son feu de camp, se servit. Eliot eut sa pitance. Tout le monde mangea sans se soucier, à part moi.

Mon regard ne put se détacher de ma main. Il fallait que je sache. Sur le cœur se dessinait deux initiales. Je rêvais ! Rien de tout cela ne pouvait être possible. Dieu lui même ne ferait pas un tel miracle ! Mon rêve était bon et beau.

« Votre soupe va être froide ! Me lança Bonheur en s'asseyant face à moi. Il faut boire chaud.

– Heu... oui ! Oui. »

« J » et « N » étaient à présent tatoués sur le creux de ma main, comme l'on trace des lettres sur le tronc d'un arbre. J'y posais un tendre baiser. Mes lèvres se parfumèrent. La douce essence de Julie m'enveloppa. Un autre monde, d'autres mystères. Ceux de la mort me prenaient à témoin. Quel chemin étais-je en train d'emprunter ?

Je me souvins de cette longue route humide et voilée par la pluie, une grande vallée éparpillée entre deux montagnes... le reste était flou. Mon esprit avait basculé au creux d'une nuit étrange, un néant sans nom, sans vérité que la chance de revoir la vie. Et puis, il y eut Julie, notre enfant, toutes ses images fantastiques ! Tout cela pouvait être dû au mal.

Le repas que me servit Bonheur me parut lui aussi venir d'un autre monde. Jamais je n'avais déjeuné aussi savoureusement. Ou alors, j'avais